

Philippe Madec

Voir autrement l'architecture

Ce texte n'est ni une conférence ni un article. C'est une matrice d'articles et de conférences produits et données à partir du milieu des années 1990. Une sorte de manifeste.

L'interdépendance et l'hypercomplexité

La condition contemporaine est marquée l'interdépendance et l'hypercomplexité.

La construction du développement durable sur trois piliers, l'un social l'autre environnemental et le troisième économique, consacrait, dès le rapport Brundtland en 1987¹, l'interdépendance des différents aspects de notre monde. Que le développement durable émane de l'intersection de ces trois champs - social environnemental et économique -, comme on le figure dans le monde latin, ou émane de leur emboîtement concentrique, comme on le figure dans le monde nordique, ne change rien, l'interdépendance est reconnue, affichée et acceptée.

Elle annonce l'hypercomplexité de notre monde et assume l'obligation de prendre en compte tous les aspects de ce monde complexe sans se départir d'un seul d'entre eux. Nous sommes sommés de considérer le monde en crise dans son irréductible complexité. Toute tentative de réduction de la situation à un seul de ses aspects nous ramènerait en arrière. Nous cherchons moins la puissance des moyens pour transformer le monde — ce qui caractérisait les périodes passées — que l'ouverture de dispositifs susceptibles de nous aider à intégrer la complexité du monde.

Souci de l'autre et paradigme du vivant

On assiste à un changement du souci et à l'émergence d'un nouveau paradigme : le paradigme du vivant.

Le souci s'inscrit dans un nouveau rapport au monde. Il n'est pas le souci ancien — cette contrariété passagère, car nous sommes devenus responsables dans la durée de la difficulté d'être d'autrui. La philosophie moderne nous y a préparé. « L'être-au-monde est essentiellement souci » disait Martin Heidegger. Le souci de soi (cf. l'œuvre de Michel Foucault) ouvre d'emblée sur le souci de l'autre (cf. l'œuvre d'Emmanuel Levinas). Plutôt qu'à la puissance des moyens évoqué plus haut, le souci de soi et le souci de l'autre impliquent de penser à la finalité des actions : préoccupation et assistance, attention et vigilance. Principe de précaution.

Aujourd'hui, autrui a pris quatre visages. L'autre, celui qui me fait face. L'Autre majuscule, c'est-à-dire la société. Soi : au sens où Emanuel Kant écrivait : « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen* »². Le quatrième visage, c'est la terre -

quatrième visage qui exprime notre dépendance, et auquel nous ne pouvons pas faire l'économie de nous adresser. L'architecture fait plus que « toucher à la terre », elle a partie liée avec elle. Elle en est consubstantielle, elle en dispose et la dispose, sur le mode d'une complicité immémoriale dont on retrouve la trace dans les propos d'architectes contemporains : « L'architecture déplace la terre, ce n'est pas un objet posé là »³. Les logiques d'interdépendance n'épargnent rien ni personne. Elles rompent le vis-à-vis en vase clos de l'homme et des choses, et ouvrent le monde humain à la Terre, à sa condition d'existence. Elles invitent enfin la Terre.

Ce qui émerge est aussi un nouveau retour à la nature comme modèle. Ce n'est pas le retour à une nature romantique, idéalisée, champêtre, considérée comme un objet, ces idées de nature ayant alimenté les pensées anciennes. Ce qui se fait jour est une nature pensée comme expression du vivant. Le vivant arrivant au cœur des interrogations, les valeurs d'humanité et de réalité sont reconnues : le quotidien, la multiplicité des temps vécus, les lieux, la structure sociale, le corps, etc. En fait, une fois les théories à vocation universelle ruinées par leur inaptitude à comprendre la vie, les valeurs du vivant ont été libérées. À la permanence, à l'analogie, à l'unité, à la continuité, à l'instant — valeurs d'hier — s'assortissent le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée mais aussi la mort... La venue au vivant à laquelle nous assistons ne pouvait s'opérer sans avoir au préalable retrouvé le *topos* de l'homme, son lieu essentiel, c'est-à-dire le monde. Et l'homme dans le monde...

La culture comme quatrième pilier du développement durable

C'est dans ce contexte que la revendication de la culture comme quatrième pilier du développement durable peut être entendue. Lorsque la France l'envisage à Johannesburg, ce fut au nom de la protection des diversités culturelles. Dans son discours désormais célèbre « la maison brûle, et nous regardons ailleurs », Jacques Chirac proposait comme troisième chantier : « la diversité. La diversité biologique et la diversité culturelle, toutes deux patrimoine commun de l'humanité, toutes deux sont menacées. » C'est à partir de ce constat que le président ajoutait toujours à Johannesburg lors de la table ronde « Biodiversité, diversité culturelle et éthique » : « la culture s'imposera peu à peu comme le quatrième pilier du développement durable aux côtés de l'économie, de l'environnement et de la préoccupation sociale »⁴.

Dans notre domaine de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme quatrième pilier du développement durable, renvoie surtout à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles, dans ce rapprochement sans broncher de la biodiversité et de la diversité culturelle — que d'ailleurs la France n'opère pas seule.

L'indien Rajendra Pachauri, président du *Groupe d'experts intergouvernemental de l'évolution du climat*, le GIEC, exposait début 2003 que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition *sine qua non* des actions concrètes dans les divers pays. Il s'agissait pour lui de dénoncer le poids des spécialistes de la science atmosphérique, et de mettre en évidence l'écart existant entre la pensée technique abstraite due à l'universalité des données techniques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée⁵. De fait — et même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire —, les modalités d'actions sont extrêmement dépendantes des cultures et contextualisées, dans une stratégie du disponible étendue aux matières et aux gens.

Dans le projet d'établissement humain, nous sommes confrontés en permanence à cette condition : le passage au réel des idéaux les plus élevés, comme ceux de notre humanité éprise de solidarité face au péril, dépend de ces « figures historiques cohérentes »⁶ comme les appelle Paul Ricœur, les cultures, qui ne forment plus le cadre de réalisation des idéaux, mais le moyen dialectique de leur passage au réel. L'idée même de développement durable change d'une culture à l'autre. Si l'on suit Catherine Larrère dans son ouvrage « Les Philosophies de l'environnement », « *dans les pays de langue anglaise,* »— mais il me semble que l'on peut surtout dire dans les pays de culture protestante —, « *la crise environnementale a été entendue comme une incitation à redéfinir les rapports de l'homme et de la nature, à ne plus voir dans celle-ci un simple réservoir de ressources, à remettre en question l'anthropocentrisme moral, à développer, donc, une nouvelle éthique. En France, on a plutôt considéré que le problème était d'abord scientifique et technique et que les questions d'environnement relevaient de l'expertise : la rencontre entre science et politique, ainsi organisée, rendait inutile la recherche d'une éthique jugée dangereuse et douteuse* »⁷.

L'hégémonie de la technique et de la question environnementale

Dans la mise en œuvre du développement durable, on assiste à une hégémonie des réponses techniques. Si pallier les excès de la technique requiert la technique, force est de s'armer contre une autre dérive techniciste, surtout en France où le poids de la technique et de la science est lourd de raison.

L'environnement a pris le pas sur les autres aspects du développement durable. État né de la criante brutalité de la crise environnementale, du traitement séparé des dimensions environnementale, sociale et économique, de l'oubli de la culture valeur transversale s'il en est, enfin de la difficulté d'imaginer un projet soudant environnement-société-économie. État dont on pressent les séquelles dans des choix techniques favorisant l'environnemental au détriment du social, et générant des ségrégations sur la base d'inégalités environnementales.

Accéder au durable exige d'accepter l'environnemental puis de ne pas s'en satisfaire.

« Soi n'est plus rien »

Le « soi n'est plus rien » de Jean-François Lyotard dans *La condition postmoderne*⁸ trouve aujourd'hui tout son sens. L'interdépendance des différents aspects du monde renvoie à l'interdépendance des différentes régions du monde, renvoie à l'interdépendance des différentes vies terrestres. La complexité de cette situation ne peut pas être dénouée par des individus isolés. Fussent-ils d'excellents professionnels ! Notre époque exige un engagement collectif critique et une adhésion personnelle infinie pour assumer la capitale révolution des esprits et des conduites à venir.

Toute conception durable requiert d'admettre le monde dans son irréductible complexité. Elle s'attache à prendre en considération tous ses aspects culturel, économique, social et environnemental dans leur interdépendance intégrale. Pour relever cette gageure, elle s'appuie sur des équipes pluridisciplinaires, sur un nombre accru d'acteurs ; le citoyen y trouve sa place au même titre que le sociologue, l'anthropologue, l'éco-biologiste, le spécialiste de l'énergie ou de l'eau,

etc. Pour associer la légitimité citoyenne aux pratiques de l'architecture et de l'urbanisme, le jeu des acteurs se transforme, les fonctions de chacun doivent être clarifiées. L'élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a pourtant du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative, l'architecte rechigne à quitter sa revendication romantique du statut d'artiste – « cet abandon est douloureux »⁹ – et l'ingénieur admet avec peine que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, de telles attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie.

Le sens de l'autorité change. Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir qui a l'autorité qu'à trouver ce qui fait autorité. Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage : un échange véritable, idéal quand il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion¹⁰. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors le projet fait autorité, parce qu'il représente aux yeux de tous l'expression d'un accord, de leur accord. On s'est solidarisé, encore faut-il qu'il y ait eu envie commune de coopération et de réciprocité ! Cet accord initial, indispensable eu égard à l'augmentation du nombre des acteurs et à l'étalement des projets dans le temps, peut ne pas être un consensus. Juste une entente, certes pas sur tout, mais sur l'essentiel : « L'accord est la réponse à un besoin et c'est le besoin même de l'accord¹¹.

L'architecture, c'est-à-dire le besoin d'abri et d'organisation spatiale, perdurera tant qu'il y aura des individus et des sociétés. L'architecte-urbaniste, mandaté pour développer les projets que la somme des volontés individuelles échouerait à faire aboutir, perdurera aussi. Le changement réside dans la manière dont les sociétés envisagent le recours au concepteur de l'établissement humain. Membre d'une communauté plurielle, entouré de tous, face à un projet durable et complexe, le concepteur est requis en tant que médiateur. Son intervention excède le culturel (esthétique, tradition et modernité, matières et formes, etc.) ; elle puise à l'éthique, à l'économique, au social et au politique. Entre une société et son projet d'établissement, il participe à la synthèse de tous les apports et à la mise en place de hiérarchies.

L'ajustement permanent

Notre période est marquée par la nécessité de l'ajustement permanent.

Nous sommes sortis du Modernisme. Nous sommes sortis du Postmodernisme. Nous sommes entrés dans une ère que nous ne savons pas encore nommée. Avec la fin du Modernisme et du Postmodernisme, plus personne ne dit ce qu'est l'architecture aujourd'hui pour demain. Aucune théorie ne guide nos actions. La tenue environnementale que l'humanité adopte refond les savoirs, redonne sens aux actes, et place les établissements humains au cœur des enjeux. Nous vivons un moment considérable pour toutes les activités concourant à la réalisation de ce qui est à tort réduit au « cadre bâti ».

La pressante riposte à la crise planétaire retisse les liens entre la théorie et la pratique, la recherche et l'action. Dans l'urgence à répondre à la crise environnementale, le couple « théorie et

pratique architecturales » s'est refondu. La théorie n'a plus pour objet la prévision d'un avenir à créer, mais l'invention des moyens utiles au maintien d'un avenir dont nous ne saurons ce qu'il est qu'en le faisant. Quant à la pratique, elle s'engage, dans le flou des concepts et des savoirs, à la résolution des problèmes connus à ce jour. L'aventure impérieuse : « se coltiner l'évolution du réel » n'avantage ni la théorie ni la pratique.

La manière actuelle de savoir consiste à aller voir ce qui se réalise, la manière de faire à entendre ce qui se pense. Il y a au cœur du développement durable une théorie de l'ajustement permanent au réel. À un réel qui n'est plus le support de toutes les volontés humaines, mais la condition des possibilités utiles, que la pensée encourage.

L'avenir du quotidien

Dans l'échange avec la société, balançant entre le rappel des archaïsmes fondamentaux et l'envie de modernité, l'usage, le quotidien et l'environnement sont des « champs d'accord », les valeurs aujourd'hui les mieux partagées, au-delà du développement durable incompris, suspect, perçu comme dangereux par son association du social et de l'économique.

Le quotidien est bien sûr celui des « petits gestes », les gestes simples et concrets comme les promeut le « Défi pour la Terre ». Pas seulement. La nouvelle relation que l'homme est mis en demeure d'entretenir avec la nature, rompt avec des positions millénaires, renouvelle de fond en comble le projet d'établissement de l'homme. Elle concerne le quotidien mais avec la radicalité du propos de Peter Sloterdijk : « Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »¹² Elle concerne donc une quotidienneté, dont Gianni Vattimo rappelle qu'elle est *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense*.¹³

Nous pensons le projet du quotidien soutenable, viable, enviable, vivable et équitable. Dans le projet contemporain, on l'entend, le suffixe « -able » a détrôné le suffixe « -isme ». La possibilité d'être éclipse l'esprit de système. Voilà le début d'un espoir. Après le Modernisme, son utopie, son futur radieux, après le postmodernisme, son *hic et nunc*, son présent permanent, nous sommes entrés dans une ère où *la révolution du quotidien répond à l'éventualité de l'avenir*. Même si dans la nouvelle donne historique, le passé ne peut plus grand-chose pour nous, si ce n'est a contrario, nous pensons l'avenir pour nos enfants soit, mais pour en protéger l'héritage.

Le nouvel espace

Nous vivons dans un monde dont la finitude et la fragilité sont enfin vues ; pour nous, il n'y a plus de dehors sur terre. Nous sommes dans un espace dont la continuité est définitive, toute d'interdépendance, malgré les expressions hétérogènes des communautés. Nous sommes dans la même immense intériorité, une nouvelle étendue assimilable à une atmosphère, celle d'une multitude de la même sphère. Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe. Nous sommes en insertion, à l'intérieur d'un

monde connu, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — on le sait — plus de gravité et de fragilité. C'est un peu plus d'humanité chaque fois ajoutée.

Une anecdote pour terminer

Lors d'un colloque la semaine passée sur le développement durable pour le Ministère de l'éducation nationale, en présence de biologiste, d'économiste, de géographe, de comédien, d'historien, de philosophe, de spécialiste de la défense nationale et d'un architecte, Jacques Testart, ancien président de la Commission Française du Développement Durable, expliquait qu'il était normal que seul l'architecte de cette assemblée puisse parler positivement de son métier car « le bâtiment est l'un des rares domaines dans lequel on sait ce qu'il faut faire pour agir dans le sens de la sauvegarde de la planète ». La seconde partie de sa remarque est justifiée : quant au bâtiment, nous savons quoi faire. Mais pas la première partie qui cantonne l'architecture à l'art de bâtir, selon sa définition la plus antique. Si l'on accepte de voir l'architecture comme l'élément nodal des établissements humains, alors c'est l'autre intervenant spécialiste de la défense nationale et de stratégie qui en donne une clé quant à l'avenir de l'architecture.

J'ai toujours pensé que l'architecture avait à voir avec la paix. Nous savons tous ici combien est lourde de conséquences néfastes, sa participation à la conception et à la réalisation des établissements humains, lourde de conséquences en termes de pollution et d'utilisation de ressources non renouvelables, en fait une des causes principales de la crise planétaire pour laquelle les états maintenant s'organisent : accueil des réfugiés climatiques, crises internationales de l'énergie, etc. L'Amérique vient de créer le concept de « sustainable security » quand l'Europe transforme *Europe Aid* qui est le mécanisme de distribution d'une aide internationale européenne spécifique sur des thèmes comme l'eau, les droits de l'homme, l'environnement et la santé publique, vers un organisme de sécurité civile servant à répondre au terrorisme, aux pandémies, aux catastrophes naturelles, etc.

Quel établissement humain pourra non seulement être agréable à vivre mais aussi aider à réduire le recours à la « sustainable security » et à *Europe Aid* ? Voilà bien l'orgueil de l'architecte, qui se sent investi d'une responsabilité majeure dans l'établissement humain alors qu'il n'est responsable que d'une très faible part de sa réalisation ? Non, c'est surtout qu'il est de son devoir de conseil vis-à-vis de la société de participer à une vision ouverte de l'avenir des établissements humains qui servira à orienter les décisions quotidiennes.

C'est en ce sens que mon travail s'orientera désormais, ***vers l'invention collective d'un autre monde.***

-
- ¹ - BRUNTLAND Gro Harlem, *Our Common Future*, Oxford, 1987.
 - ² - KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, éditions Delagrave, Paris, 1966.
 - ³ - MAYNE Tom, in *Libération*, samedi 8 avril 2006.
 - ⁴ - Discours du président de la République, 3/09/2002, accessible sur www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur_file=discours/2002/0209AF05.html
 - ⁵ - PACHAURI Rajendra, in « *Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat* », *Le Monde*, vendredi 21 février 2003.
 - ⁶ - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296
 - ⁷ - Catherine Larrère, *Les philosophies de l'environnement*, Presses Universitaires de France, Paris, 1997, p.5.
 - ⁸ - LYOTARD Jean-François, *La condition post-moderne*, éditions de Minuit, Paris, 1979.
 - ⁹ - LAGUARDA Alice, « L'Éthique », in Philippe Madec, *Le Temps à l'œuvre citoyen : Plourin-lès-Morlaix 1991-2004*, Paris, Jean-Michel Place et Sujet-Objet, 2004, p. 177.
 - ¹⁰ - ARENDT Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La Crise de la culture : Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1972, p. 123.
 - ¹¹ - MADEC Philippe, *Le Coyote, le petit renard, le geai et le pou*, Paris, Sujet-Objet, coll. « L'Autre Fable », 2004, p. 27.
 - ¹² - SLOTERDIJK, P., *Dans le même bateau*, Payot & Rivages, Paris, 1997, p.85.
 - ¹³ - Propos de VATTIMO Gianni. Se reporter à STAQUET Anne, *La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée fable*, éditions de l'Harmattan, Paris, 1996. Se reporter aussi à VATTIMO Gianni, *Introduction à Heidegger*, éditions du Cerf, Paris, 1985.